

# SOIXANTE-DIXIÈME CIRCULAIRE

Adressée à chaque Coopérateur  
du Libre Subside

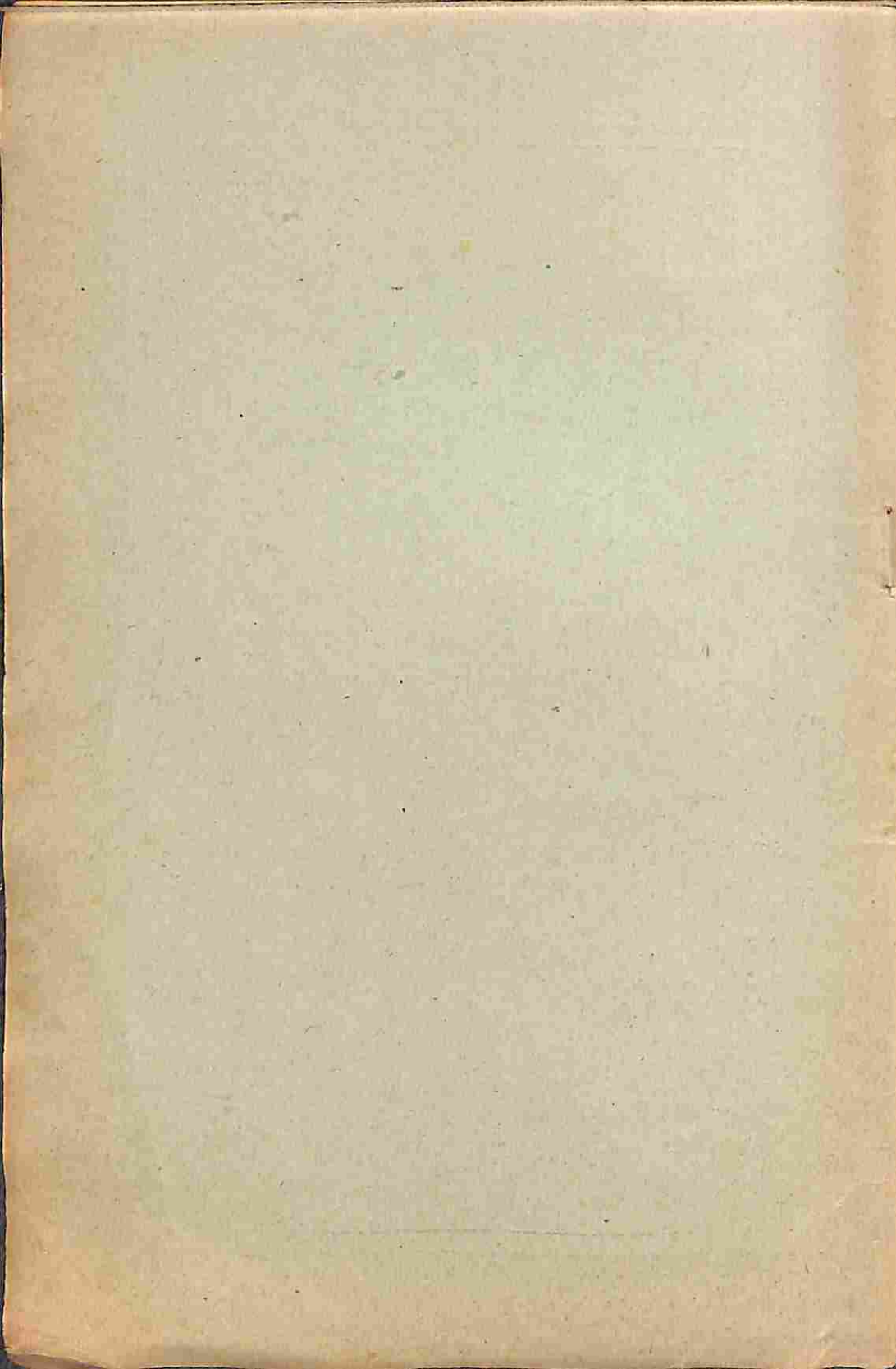
INSTITUÉ PAR AUGUSTE COMTE

POUR L'ORGANISATION DE

**LA RELIGION DE L'HUMANITÉ**

---

*Ordre et Progrès — Vivre au grand jour  
Vivre pour autrui*



# SOIXANTE-DIXIÈME CIRCULAIRE

Adressée à chaque Coopérateur  
du Libre Subside

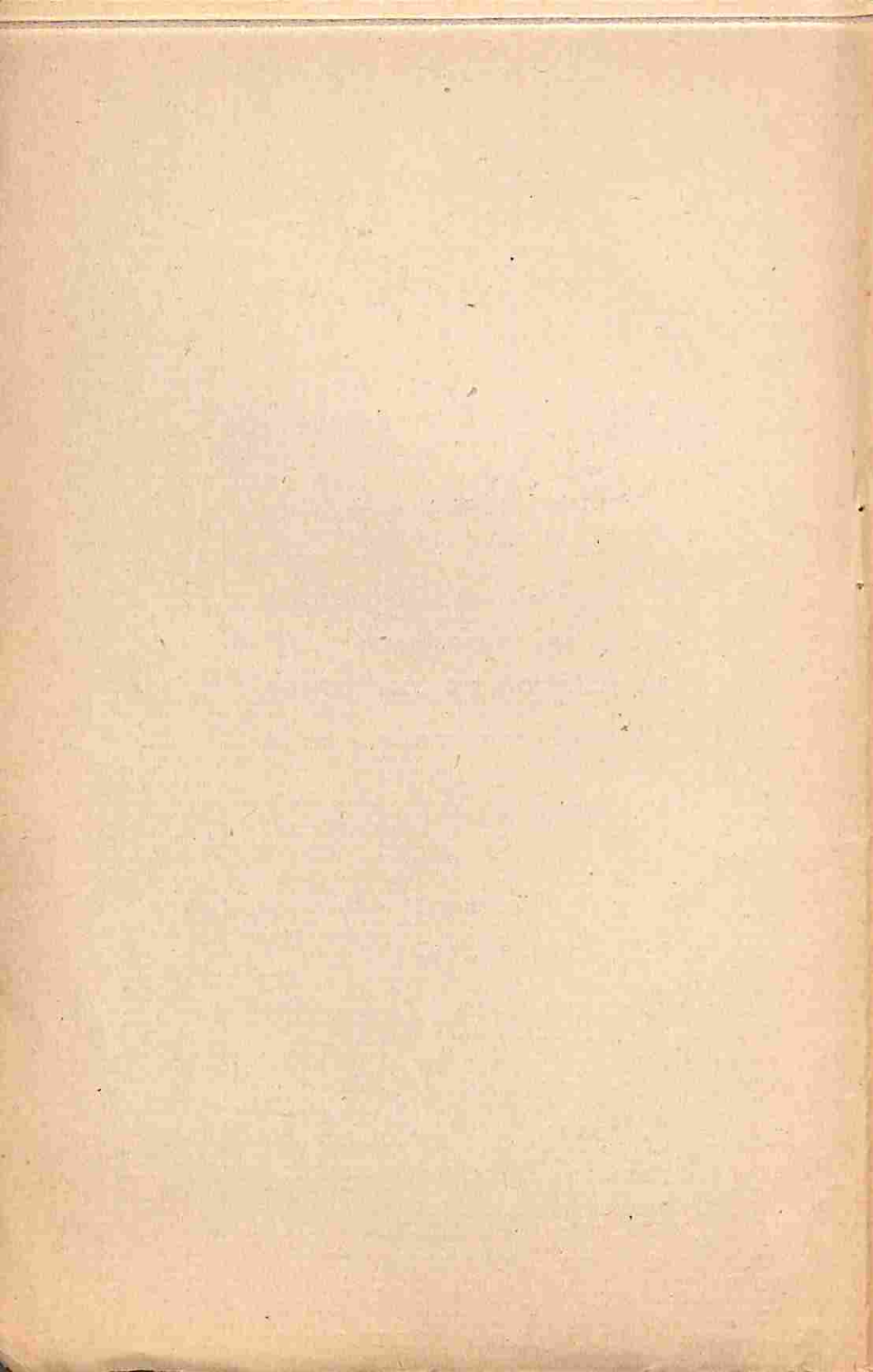
INSTITUÉ PAR AUGUSTE COMTE

POUR L'ORGANISATION DE

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

---

*Ordre et Progrès — Vivre au grand jour  
Vivre pour autrui*



# SOCIÉTÉ POSITIVISTE INTERNATIONALE

(54, RUE DE SEINE, PARIS)

---

## CIRCULAIRE ANNUELLE

du Président-Directeur, Directeur du Positivisme

*Exercice 1920*

---

17 Dante 133 (1<sup>er</sup> Août 1921).

*« La formation du sacerdoce positif devient  
la première condition d'une régénération non  
moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. »*

AUGUSTE COMTE.

Cher Coreligionnaire,

J'ai l'honneur de mettre sous vos yeux le résumé de l'existence de la *Société positiviste internationale* pendant l'année 1920.

### I

#### Situation financière et morale de la Société

En 1920, la *Société positiviste internationale* a compté 73 souscripteurs; 3 ont versé leur cotisation en 1919, 7, en 1921, et 63, en cours d'année.

Les deux tableaux suivants renferment les résultats des recettes et des dépenses qui <sup>ou</sup> correspondent réellement à 1920 :

### RECETTES

Avoir au 31 décembre 1919.....	1.957 fr. 49
41 Souscriptions françaises.....	1.328 fr. 65
22 — étrangères.....	838 fr. 40
Souscription exceptionnelle pour la majora- tion des charges.....	280 fr. »
Souscriptions posthumes versées par M. Aragen à la mémoire de différents positiv- istes et de différents membres de sa famille.....	280 fr. »
Don pour le Culte.....	176 fr. 85
Remboursement sur impression.....	54 fr. 10
Intérêts des titres et agio (y compris les cotisations perpétuelles de M <sup>me</sup> Antoine, de Louis Prunières, de M. Camille Finance et de deux confrères anonymes.....	303 fr. 55
Total des recettes.....	<u>5.219 fr. 04</u>

### DÉPENSES

Fêtes religieuses.....	334 fr. 25
Chauffage, éclairage.....	246 fr. 85
Frais d'impression.....	811 fr. 95
Affranchissements.....	167 fr. 25
Assurance contre l'incendie.....	38 fr. 45
Entretien de l'appartement.....	158 fr. 90
Couronnes pour obsèques positivistes.....	145 fr. 25
Versé au trésorier de l'Association pour l'or- ganisation du culte pour le compte de deux confrères.....	161 fr. 85
Frais de bureau.....	10 fr. 55
Etrences, facteur, concierge.....	30 fr. »
Part du loyer.....	600 fr. »
Prêt à la Revue.....	400 fr. »
Droit de garde des titres.....	9 fr. 98
Total des dépenses.....	<u>3.115 fr. 28</u>

RÉSUMÉ DE L'EXERCICE 1920

Recettes.....	5.219 fr. 04
Dépenses.....	3.115 fr. 28
	<hr/>
Avoir au 31 décembre 1920..	2.103 fr. 76
	<hr/> <hr/>

J'adresse des remerciements tout particuliers à notre confrère britannique Paul Descours qui, profondément convaincu de la nécessité de maintenir, de consolider et de développer un organisme positiviste central, s'emploie très activement à recruter de nouveaux adhérents à la *Société positiviste internationale*, à laquelle il a procuré, cette année, un don et une cotisation, sans préjudice d'abonnements à la *Revue positiviste internationale*.

En dehors des divers modes habituels d'activité, que je passe en revue plus loin, je dois signaler cette année, quelques faits épisodiques intéressant la *Société positiviste internationale* et pouvant contribuer à sa notoriété.

Invité par les administrateurs de l'*Union des Associations internationales* à participer à la fondation de l'*Université internationale* qu'ils ont créée à Bruxelles, j'ai proposé de faire à cette Université, pendant la quinzaine d'ouverture, en septembre 1920, quatre conférences sur la philosophie, la politique, la morale et l'éducation positives. Malheureusement, par suite d'une erreur d'adresse, j'ai été trop tardivement informé de l'acceptation de ma proposition et des jours et heures qui m'étaient assignés. J'ai dû me rendre en hâte à Bruxelles, à la fin de la quinzaine universitaire, et condenser les quatre conférences annoncées en une seule, consacrée à l'ensemble du Positivisme.

Malgré ces conditions défectueuses, j'ai pu me convaincre de l'avantage qu'il y aurait à pouvoir saisir toutes les occasions de faire connaître notre doctrine, beaucoup trop ignorée, même par les hommes studieux ; car, à la faveur de cette conférence, je me suis entretenu avec plusieurs personnes, notamment avec des étudiants, et des correspondances consécutives, des demandes de livres, m'ont prouvé que leur curiosité, leur sympathie même, envers le Positivisme, s'étaient, de la sorte, éveillées.

Pendant mon séjour à Bruxelles, j'ai, en outre, eu le plaisir de constater que le buste d'Auguste Comte, que nous avons offert avant la guerre au Musée international installé au Palais mondial, dans le parc du Cinquantenaire, a été respecté et qu'il n'a subi aucune vicissitude pendant l'occupation ennemie.

D'autre part, pendant le même congrès, j'ai pris contact avec l'un des secrétaires de la Société des Nations, chargé d'en suivre les travaux, et j'ai été ensuite officiellement invité, par le directeur de la section des bureaux internationaux de cette société, à lui fournir, pour ses archives et pour un manuel sommaire des associations internationales, tous les renseignements essentiels concernant la *Société positiviste internationale*.

Je me suis empressé de déférer à cette demande et l'existence de notre société sera signalée dans ce manuel qui doit prochainement voir le jour.

Enfin, au cours de la préparation des visites du Musée de l'histoire des religions, plus connu sous le nom de Musée Guimet, à Paris, que j'ai organisées pour illustrer, à l'aide de documents authentiques, l'appréciation du Confucianisme de la Théocratie, du Brahmanisme



et du Bouddhisme, j'ai appris la constitution d'une *Association française des amis de l'Orient*. J'ai adhéré à cette Société, en qualité de président de la *Société positiviste internationale*, et, chaque fois que j'en ai eu le loisir, assisté à ses réunions ou conférences, que suivent régulièrement plusieurs Chinois, Japonais et Hindous, sur l'esprit desquels il est permis d'espérer qu'on peut exercer quelque influence.

## II

### Revue positiviste internationale

Malgré un nouveau don de 200 fr. de M. Camille Finance, la situation précaire de la *Revue positiviste internationale* s'est aggravée en 1920.

Le nombre des abonnés restant à peu près stationnaire et le prix de l'abonnement ne pouvant guère être augmenté, l'inflation des frais d'impression s'oppose à tout équilibre.

La Revue a dû emprunter, cette année, 400 fr. à la *Société positiviste internationale*, 300 fr. nouveaux au Fonds typographique, de sorte qu'elle est maintenant débitrice de 1.000 fr.

Nous la maintiendrons, néanmoins, tant que nous le pourrons, car nous servons gratuitement la Revue à autant de bibliothèques et d'associations que d'abonnés, et j'estime, avec notre confrère Gaston Prunières, son existence comme capitale, parce que « la Revue est un organe indispensable de ralliement pour les positivistes français et étrangers ; c'est un précieux instrument de propagande ; elle expose et complète la doctrine ; elle est comme le cerveau de notre organisme. »

III

**Fonds typographique**

L'*Extrait du Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, comprenant les trois premières et la dixième leçons de ce cours, qui fait partie du programme des candidats au baccalauréat, en France, étant épuisé, nous nous sommes préoccupés de le rééditer.

Dans ce but, nous avons fait appel au concours financier de nos confrères et ouvert un emprunt à 5 %, remboursable, au plus tard, le 1<sup>er</sup> Janvier 1924.

26 confrères ont souscrit à cet emprunt qui a produit une somme totale de 11.100 fr. En raison de cette recette exceptionnelle, le bilan du Fonds typographique, en 1920, se résume comme suit :

Recettes totales :	15.882 fr. 41
Dépenses totales :	6.731 fr. 80
	<hr/>
Avoir au 31 Décembre :	9.150 fr. 61

IV

**Culte**

Nous avons célébré, en 1920, les fêtes dont l'énumération se trouve ci-dessous :

Fête de l'Humanité	}	M. Grimanelli.
1 <sup>er</sup> Moïse 132		
1 <sup>er</sup> Janvier 1920 .		
Les Nations et l'Humanité		

122 <sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Auguste Comte 18 Moïse 132 18 Janvier 1920	}	M. Marcel Boll.
Le présent et l'avenir de l'esprit positif		
Fête du Confucianisme 18 Homère 132 15 Février 1920	}	M. Emile Corra.
Fête de la Théocratie antique 24 Aristote 132 21 Mars 1920		
Centenaire de l'inauguration de la carrière philosophique d'Auguste Comte 1 <sup>er</sup> Charlemagne 132 18 Avril 1920	}	M. Emile Corra.
La vie et l'œuvre de Comte en 1820		
Fête de la religion dans l'Inde 24 César 132 16 Mai 1920	}	M. Emile Corra.
Fête du Polythéisme gréco-romain 12 Dante 132 18 Juillet 1920		
63 <sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Auguste Comte 24 Gutenberg 132 5 Septembre 1920	}	MM. Emile Corra, Feliciano d'Oliveira et Edger.

Fête du Monothéisme Judäïque 17-12-132	}	M. Emile Corra.
Fête du Monothéisme Catholique 17 Bichat 132 19 Décembre 1920	}	M. Emile Corra.
Fête générale des Morts 24 Bichat 132 26 Décembre 1920 Le Culte des Morts	}	M. Grimanelli.

De plus, j'ai dirigé les pèlerinages philosophiques suivants :

Dimanche 2 Mai 1920 : Musée d'ethnographie au Trocadéro.

Dimanche 6 Juin 1920 : Galerie Egyptienne du Musée Guimet.

4 Juillet 1920 : Galeries de l'Inde, de la Chine et du Japon du Musée Guimet.

17 Octobre 1920 : Galerie des sculptures gréco-romaines, au Musée du Louvre.

Comme l'année précédente, les membres de la *Société positiviste internationale* et du groupe de l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte ont célébré, en commun, au cimetière du Père-Lachaise, l'anniversaire de la mort du Maître.

Le Comité d'études pour la préparation du culte positiviste, dont j'ai signalé la création dans ma dernière circulaire, a poursuivi ses travaux, au domicile de son secrétaire général, M. Eug. Hyard ; il a reçu des adhésions et des souscriptions importantes, éma-

nant de positivistes de toutes nuances et de tous pays, qui semblent fonder tous leurs espoirs sur la pratique du culte, et il a commencé l'élaboration des statuts d'une association propre à réaliser ces espérances.

Dans les quelques réunions de ce comité d'études auxquelles j'ai pris part, j'ai insisté : pour que la nécessité d'un pouvoir spirituel, central et indépendant, ne soit pas perdue de vue ; pour que l'association projetée revête exclusivement le caractère d'une société esthétique, auxiliaire (poétique, chorale et musicale), destinée à fournir à ce pouvoir spirituel les moyens de célébrer plus dignement les fêtes qu'il lui paraîtrait convenable d'instituer ; enfin pour que cette association ne se transforme pas en société positiviste nouvelle, avec un programme d'action distinct.

## V

### Situation du Positivisme dans ses principaux foyers

#### Angleterre

Le Comité positiviste anglais a publié, sur son action en 1920, le rapport suivant :

I. — Nous avons été très actifs, cette année. Nous avons été unis ; car nous savons que notre activité peut prendre différentes formes tout en subordonnant nos efforts à l'avènement de la grande cause à laquelle nous avons voué notre vie. Il devient de plus en plus évident que le monde a besoin d'une religion humaine, d'une synthèse reposant sur la base ferme de la science. Le service de l'Humanité est la pierre de touche, le critérium par lequel on nous jugera. Mais nous avons

besoin de plus d'adhérents. Il faut faire tout son possible afin de répandre la lumière. Il faut montrer que la Religion de l'Humanité n'est pas une secte étroite, mais qu'elle est aussi grande que l'Humanité qu'elle sert.

II. — Au commencement de cette année, M. P. Thomas ne put continuer, à notre grand regret, ses différentes activités et il mourut avant la fin de l'année.

Les conférences du Dimanche matin recommencèrent le 11 Auril ; elles ont été continuées sous la direction de M. T. S. Lascelles. Le 4 Juillet, M. Swinny a fait une conférence sur l'« Ecole Positiviste », 1870 à 1920.

Les conférences suivantes ont été faites le dimanche soir.

4 Janvier.	Discours annuel. M. S. H. Swinny.
11 —	Quinzième centenaire de St-Jérôme. M. Paul Descours.
18 —	La Puissance Maritime et la Société des Nations. M. T. Wickstead.
25 —	Les Juifs. M. F. J. Gould.
1 <sup>er</sup> Février.	La Société des Nations. M. J. F. Green, député.
8 —	Les Mandats. M. Paul Descours.
15 —	Le Travail. M. H. Tompkins.
22 —	Activité de la Société des Nations. M. S. H. Swinny.
29 —	Les Utopies. M. V. Branford.
7 Mars.	Le Positivisme dans les Ecoles pri- maires. M. le Dr Hayward.
14 —	A. Dumas père (mort en 1870). M. Paul Descours.
21 —	« Beaucoup de bruit pour rien » (de Shakespeare). M. S. H. Swinny.

- 3 Octobre. Plutarque (50-120). M. F. J. Gould.  
10 — H. Spencer (1820-1906). M. H. Tompkins.  
17 — « Le Progrès », par le Prof. Bury.  
M. S. H. Swinny.  
24 — Raphaël (1483-1520). M. P. Descours.  
31 — Conférence sur la Société des Nations.  
7 Novembre. Fielding. M. S. H. Swinny.  
14 — Walter Scott. M. F. S. Marvin.  
21 — Dickens. M. J. F. Green.  
28 — Thackevay. M. S. H. Swinny.  
5 Décembre. Jane Austen, C. Bronte, G. Eliot.  
M. P. Descours.  
12 — De l'avenir de l'Instruction publique.  
M. H. Tompkins.  
19 — Le nouveau Pouvoir spirituel. M.  
T. S. Lascelles.  
31 — Jour des Morts et des Saintes Femmes.  
M. H. Tompkins.

III. — La Société positiviste a tenu ses séances le dernier vendredi de chaque mois, excepté pendant les mois d'Août et de Décembre. Voici les sujets de discussion et les noms des rapporteurs.

- 30 Janvier. Faut-il nationaliser les mines et les chemins de fer ? M. Singleton.  
27 Février. Les Positivistes et la Morale. M. Lascelles.  
26 Mars. Les conséquences des traités de paix.  
M. Storr.  
30 Avril. La Russie. M. F. L. Glaser.  
28 Mai. La Belgique. M. Paul Descours.  
25 Juin. Le traité de Sévres. M. S. H. Swinny.  
30 Juillet. La hausse des prix. M. H. Tompkins.  
24 Septembre. L'Irlande. M. S. H. Swinny.

29 Octobre. Le Travail et l'Industrie. M. S. H. Swinny.

26 Novembre. La Situation financière. M. F. O. Ellis. IV. — Nous avons fait les pèlerinages suivants :

Samedi le 19 Mai. La Galerie Nationale (Léonard de Vinci et Raphael). M. P. Descours.

Dimanche le 13 Juin. Edgware (Handel). M. Tompkins.

Samedi le 26 Juin. Gray's Inn (F. Bacon). M. Swinny.

Dimanche le 18 Juillet. Hampton (Wolsey, O. Cromwell, et Guillaume III). M. Green.

Nous avons tenu des réunions, le 19 Janvier et le 5 Septembre, afin de commémorer la naissance et la mort de Comte. M. Westbrook a parlé à la première réunion et M. Gould à la seconde.

Le Dimanche 25 Avril, nous avons lu la comédie de Shakespeare (Beaucoup de bruit pour rien).

V. — Le meeting pour discuter le rapport du Comité a eu lieu le 17 Avril.

VI. — Le 28 Mars, M. Swinny a conféré le sacrement de la Présentation au fils de M. et de Mme Lascelles.

VII. — Le 16 Mai, on a inauguré une plaque à la mémoire de ceux qui sont morts pendant la guerre de libération, et à celle du D<sup>r</sup> Kaines. M. Swinny a prononcé une allocution.

VIII. — Nous avons perdu un jeune positiviste, N. A. Thatcher. M. Thomas est mort le 18 Décembre.

M. Lascelles et M. Swinny ont lu le service positiviste. Les Positivistes de Paris ont perdu Mme Dubuisson et nos coreligionnaires de Liverpool déplorent la perte de Mme Carson, de F. A. Clark et du D<sup>r</sup> Nicholson.



IX. — La Société des Dames Positivistes a tenu dix réunions.

X. — La Société des Jeunes Positivistes a tenu huit réunions.

XI. — Il y a eu une conférence de « Penseurs religieux », les 4 et 5 Juin. Nos confrères, MM. Swinny, Gould et Thomas y ont pris part.

XII. — Nous avons publié une nouvelle édition du « Nouveau Calendrier des Grands Hommes » ; dont le prix est malheureusement très élevé (30 shillings), grâce à M. Blake qui nous a généreusement donné une somme considérable pour les frais.

Mme Style a publié « La Voix du dix-neuvième siècle », 2 shillings et 5 shillings et M. Gould une vie d'A. Comte, 2 shillings et 3 shillings et 6 pence.

XIII. — La situation du fonds typographique de la « Positivist Review » est très sérieuse. Les frais ont augmenté et il devient de plus en plus difficile de trouver l'argent pour les combler. Cette année, nous avons reçu plusieurs souscriptions très importantes, mais malheureusement il sera difficile de les trouver l'année prochaine. Malgré tous nos efforts, il y a un déficit de 13 livres sterling. Si cela continue, il nous sera impossible de publier notre revue.

*Les membres du Comité :*

S. H. SWINNY, Président ; R. NEWMAN, Vice-Président ; F. S. MARVIN.

Paul DESCOURS, Secrétaire ; C. H. DESCH ;  
W. R. STORR, Trésorier.

J. F. GREEN ; T. W. BENNETT ; H. TOMPKINS ;  
T. S. LASCELLES ; F. O. ELLIS.

France

*Société d'enseignement populaire positiviste* : Des comptes, soumis à l'assemblée générale de cette société, et approuvés par elle, le 13 Février 1921, il résulte : que cette société a reçu, en 1920, les cotisations de 52 membres ; que ses recettes totales (y compris les cotisations perpétuelles de MM. Georges Cahen et Camille Finance, d'un anonyme et de Mme Antoine), se sont élevées à 3.165 fr. 86, et que les dépenses totales ont atteint 3.028 fr. 19. La *Société d'enseignement populaire positiviste* avait donc, au 31 Décembre 1920, un avoir de 137 fr. 67.

En dehors de son assemblée générale, cette société a tenu des réunions mensuelles ; en Octobre, pour échange de vues sur la propagande, puis, sous la présidence de M. Keufer, les troisièmes mardis de Novembre et de Décembre.

Dans la réunion de Novembre, M. Keufer a exposé les travaux de la Conférence internationale des associations pour la Société des Nations, tenue à Milan du 9 au 16 Octobre, et, dans la réunion de Décembre, il a étudié les événements d'Italie (Prise de possession des usines par les ouvriers).

D'accord avec les administrateurs de la *Bibliothèque populaire des amis de l'Instruction* du 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, parmi lesquels nous comptons de nombreux confrères, nous avons inauguré, le 4 Décembre 1920, une série de conférences de vulgarisation dont voici le programme :

4 Décembre 1920 : L'Ensemble du Positivisme, par M. Emile Corra.

18 Décembre 1920 : La Philosophie positive, par M. Marcel Boll.

22 Janvier 1921 : La Politique positive, par M. Peyroulx.

19 Février 1921 : La Morale positive, par M. Grimanelli.

12 Mars 1921 : L'Education positive, par M. Emile Corra.

D'autre part, le rapprochement des positivistes, raliés à la *Société d'enseignement populaire positiviste* et de ceux qui constituent le groupe des Exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, s'est accentué par le fait que, mûs par un désir de confraternité, ces derniers ont demandé d'établir, à titre de sous-locataires, leur siège social dans le même local que le nôtre.

Un accord amiable est intervenu à cet égard ; il est entré en vigueur le 1<sup>er</sup> Janvier 1921.

Une tentative de rapprochement, avec le groupe de la rue Monsieur-le-Prince, dont j'ai moi-même pris l'initiative, dès le mois de Novembre 1914, et que j'ai renouvelée, en 1920, n'a malheureusement pas eu, à mon grand regret, les mêmes résultats favorables.

Après la mort de Charles Jeannolle, j'ai, en effet, proposé à MM. Saint-Domingue et Saulnier, représentants de ce groupe, de rechercher en commun les moyens de mettre fin à un dualisme qui n'avait désormais plus de raison d'être et dont le maintien ne pouvait que nuire aux intérêts généraux du Positivisme.

Ces deux confrères acceptèrent, en principe, ma proposition ; mais ils estimèrent que le moment était inopportun pour l'examiner, en raison de la dispersion des positivistes, et demandèrent d'ajourner cet examen après la guerre.

C'est pourquoi, le 6 Octobre 1920, j'écrivis à M. Saulnier la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Dans l'entretien que j'ai eu le plaisir d'avoir avec vous, fin 1914, après la mort de Jeannolle, nous étions convenus de rechercher en commun, après la guerre, les moyens de mettre un terme à la regrettable division qui existait entre la Société positiviste que je préside et celle de la rue Monsieur-le-Prince.

Les sentiments que je vous exprimais, à ce moment, n'ont pas changé, et si, comme j'en suis persuadé, il en est de même des vôtres, nous pourrions maintenant reprendre la conversation suspendue, avec le même désir de rapprochement et de concorde.

Dites-moi ce que vous en pensez et comment nous pouvons nous concerter.

Remerciements et sentiments confraternels.

E. CORRA.

Cette lettre est demeurée sans réponse.

### Haïti

Je n'ai reçu, sur l'année 1920, aucune nouvelle d'Haïti, parce que, hélas ! notre sympathique et dévoué confrère, Justin Dévot, a été emporté, le 27 Février 1921, par une maladie de poitrine, aiguë et de très courte durée.

Par sa haute moralité, la grande distinction de son esprit, ses vastes et profondes connaissances et son dévouement civique, Justin Dévot avait conquis l'un des premiers rangs dans l'estime de ses compatriotes. Fondateur de l'Ecole libre de droit, où il professa longtemps la Sociologie, et de la Société de législation, de Port au-Prince, il était juge au Tribunal de Cassation, membre du Conseil national de l'Université d'Haïti, et délégué au Tribunal permanent d'arbitrage de la Haye.

Il faisait, en toute occasion, profession de Positivisme, et son attachement à notre doctrine remontait à l'époque de sa jeunesse (il était né le 8 Août 1857), où

il était venu compléter ses études de droit à la faculté de Paris dont il était licencié.

Il était membre du Comité positif occidental et suivait tous nos travaux, avec une attention soutenue et une grande sympathie pour la France où il séjourna plusieurs mois, au début de la guerre dont l'heureuse issue ne lui a jamais inspiré de doutes.

De solennels hommages lui ont été rendus par ses compatriotes, après sa mort, soit au Tribunal de Cassation, soit à ses obsèques.

J'extrais, de ce légitime tribut d'éloges, le discours prononcé par M. Lechaud, au nom des avocats du Tribunal de Cassation ; on y trouve le reflet très fidèle de la noble physionomie de notre regretté confrère :

« Mesdames,

« Messieurs,

« C'est une gloire haïtienne qui disparaît avec M. Justin Dévot : une des plus hautes et une des plus pures. Par l'étude austère et le labeur solitaire, par la droiture du caractère et la noblesse de l'âme, il s'était élevé peu à peu au-dessus des remous et au-dessus des contingences, comme à l'horizon monte une étoile.....

« Aux sources de pensée latine, s'abreuva son savoir. Des maîtres illustres de la France émancipatrice saluèrent en lui leur disciple et leur pair. Lorsqu'il eut scruté l'essentiel des connaissances humaines, M. Justin Dévot spécialisa son effort dans la science ardue, mais sereine de la Sociologie. Sa pensée s'inclina, pieuse, devant l'homme qui en fut en quelque sorte le prêtre et le messie : le grand Auguste Comte.

« Les œuvres se succédèrent, qui attestaient l'ascension harmonieuse de ce puissant cerveau. Avec une lucidité, un tact, une profondeur qui font l'admiration

des initiés, il étudia les inquiétudes, obscures ou douloureuses de l'âme nationale.

« Car ce savant fut aussi un patriote qui, concentré et discret, s'inquiéta toujours des problèmes posés devant notre collectivité, souffrit des angoisses de la Patrie, et laissa, quand cela lui parut indispensable, la tour d'ivoire pour l'action nécessaire.

« Et c'est ainsi qu'il prit part aux manifestations qui marquèrent l'anniversaire du centenaire de notre première libération ; ainsi qu'à l'École de Droit, dans un cours que malheureusement écourtèrent des événements tragiques, il tenta de donner à la jeunesse ardente, pressée autour de sa chaire, des directives qui, tirées des leçons du passé, devaient lui permettre de comprendre le présent et de préparer l'avenir.

« C'est ainsi enfin qu'il apporta au Tribunal de Cassation de la République, sa science vaste du droit merveilleux, et la claire sérénité d'une conscience pacifiée. Ce qu'il y fut, Monsieur le Magistrat Thibault vient de le dire avec l'autorité qui s'attache à sa fonction, à son caractère, à son savoir.

« Les avocats du Barreau de Port-au-Prince évoqueront longtemps encore cette belle figure d'apôtre, en apparence distraite et lointaine et qu'ils savaient pourtant si attentive aux thèses qu'ils soutenaient, aux nuances les plus fugitives de leurs théories et de leur technique. De savoir que, sur la cause qu'ils défendaient, une telle critique se penchait, soucieuse de l'analyser avec impartialité et clairvoyance, élevait durant quelques minutes provisoires, la profession d'avocat à la hauteur d'un sacerdoce.

« Le Destin implacable enlève M. Justin Dévot, en une heure angoissante où sa présence était pour tous un réconfort précieux. La jeunesse saluait en lui l'aîné glorieux dont la vie était un exemple sans tâche des

vertus de notre race, dont la science éclatante était la preuve indéniable de l'émancipation de la pensée haïtienne. Ses pairs trouvaient en son commerce, l'exhortation qui remonte et le conseil qui fortifie. Il était au foyer, toute la tendresse et tout l'amour.....

« Quelle torture dût géhenner cette âme devant le golgotha que gravit la Patrie ! Mais sans doute ne l'abandonna jamais sa foi robuste en l'immanente justice et peut-être qu'à travers les tristesses de l'heure s'imprécisa parfois devant sa vision aigüe, la pâleur tremblotante des aubes inéluctables.

« C'est le devoir de nos consciences de recueillir l'espoir invincible du grand Disparu. Car c'est l'apanage des hommes de la lignée de Justin Dévot d'être victorieux même de la mort. Qu'importe qu'en vain désormais, le cherchent nos regards ? Il nous suffira pour le retrouver de nous pencher sur son enseignement. Il suffira à ses amis d'évoquer ses confidences. Il suffira à la noble compagne de sa vie de songer aux heures d'intimité et d'épanchement....

« C'est pourquoi nous surmonterons l'angoisse qui nous étreint devant ce cercueil. Et c'est avec la résolution de ne laisser point périr cette haute et pure mémoire, de la garder, comme dans la nuit profonde une lumière tutélaire, qu'au nom du Barreau de Port-au-Prince, j'apporte à Justin Dévot, avec notre dernier adieu, l'hommage pieux de notre humble vénération. »

### Mexique

Voici le bilan des généreux efforts faits par M. Aragon pour la propagande positiviste au Mexique pendant l'année 1920.

3 Janvier. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Chilpancingo, sur le thème : *La ville de Chil-*

*pancingo et ses rapports avec l'Etat de Guerrero et la République Mexicaine.*

7 Janvier. — Conférence à la même Université sur *la Politique en général et la mexicaine en particulier au point de vue positif.*

10 Janvier. — Conférence à la même Université sur *la Vie et la Mort au point de vue positif.*

10 Janvier. — Discours écrit et lu au nom de l'auteur à la ville de Mexico à la *Société sanitaire sur les devoirs des riches et des classes cultivées envers les déshérités.*

14 Février. — Conférence à l'Université populaire de Chilpancingo sur *l'Histoire du Mexique, celle du Nouveau-Monde et celle de l'Occident.*

17 Février. — Conférence à la même Université sur *les ressources matérielles et sociales de l'Etat de Guerrero, dont la capitale est Chilpancingo.*

21 Février. — Conférence à la même Université sur *la manière d'atteindre la civilisation et les moyens de la conserver.*

22 Février. — Discours prononcé à la ville de Chilpancingo, à l'occasion de l'anniversaire de la mort des citoyens *Madero et Pino Suarez.*

24 Février. — Conférence à la même Université sur *les problèmes mexicains, ceux du Nouveau-Monde et ceux du Monde ou universels.*

28 Février. — Conférence à la même Université sur *le passé, le présent et l'avenir.*

3 Mars. — Conférence à la même Université sur *les facteurs de la conduite humaine au point de vue positif.*

6 Mars. — Conférence à la même Université sur *l'Amour, le Mariage et le Divorce et ses conséquences.*

9 Mars. — Conférence à la même Université sur *le Problème du Bonheur humain.*

3 Avril. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Proletariat :*



I. Qu'est-ce que la Question sociale? — II. Qu'est-ce que le Prolétariat?

10 Avril. — Essai lu à la Société sanitaire de la ville de Mexico sur *les lois de Mendel et leur application à la Médecine*.

15 Avril. — Essai lu à la ville de Toluca, au 6<sup>e</sup> Congrès national de Médecine sur *l'art de l'Ingénieur et la Médecine*.

15 Avril. — Essai lu à la même ville et au même Congrès sur *l'Influence de la Science dans la constitution de la Médecine*.

27 Avril. — Discours prononcé à la commémoration du 1<sup>er</sup> centenaire de la naissance du philosophe anglais Herbert Spencer.

1<sup>er</sup> Mai. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Prolétariat* : La Question sociale à travers les âges.

17 Mai. — Essai lu à la même « Société sanitaire » de la ville de Mexico, sur *la Logique et ses applications, particulièrement dans la Médecine*.

26 Mai. — A l'Association des Ingénieurs et Architectes du Mexique, lecture de l'essai lu à Toluca le 15 Avril, sur *l'Art de l'Ingénieur et la Médecine*.

2 Juin. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Prolétariat* : Le Prolétariat à travers les âges.

3 Juillet. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Prolétariat* : l'Organisation des prolétaires à travers les temps.

2 Août. — Discours prononcé à la commémoration du centenaire du grand physicien anglais John Tyndall.

4 Août. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Prolétariat* : l'Organisation des capitalistes à travers les temps.

19 Août. — Conférence à salle de l'Ecole des ingé-

nieurs industriels, destinée aux ouvriers, sur *l'Etat actuel du Socialisme*.

1<sup>er</sup> Septembre. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Proletariat* : la solution de la théologie à la Question sociale.

9 Septembre. — Essai lu à la Société mexicaine de Géographie et Statistique sur « A. D. Xénopol (l'auteur roumain) et l'avocat Antonio Caso » (métaphysicien mexicain).

10 Septembre. — Essai lu à ladite *Société sanitaire* sur « la Manière d'élargir le cercle d'action de l'Ecole de Médecine du Mexique.

2 Octobre. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Proletariat* : la solution de la métaphysique à la Question sociale.

11 Octobre. — Essai lu à la susdite *Société sanitaire* sur « Les Hypothèses et leur rôle dans la Médecine. »

3 Novembre. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico sur *la Question sociale et le Proletariat* : la solution positive de la Question sociale.

22 Novembre. — Essai lu à la Société de Biologie sur *l'Importance de l'étude de la Biologie*.

1<sup>er</sup> Décembre. — Conférence à l'Université populaire de la ville de Mexico (dernière du cours), sur *la Question sociale et le Proletariat* : l'état actuel du Socialisme et son avenir.

10 Décembre. — Essai lu à la même *Société sanitaire* sur « la Fonction des Sociétés scientifiques. »

### Roumanie

Le D<sup>r</sup> Zozin estime que « l'intérêt pour notre doctrine, bien éclipsé pendant la guerre et même après, commence à revenir en Roumanie.

« Il est vrai, ajoute-t-il, que le mouvement, que j'avais réussi à organiser, se ressent encore de la relâche qu'il a forcément subi ; mais il reprend vie peu à peu par le fait de la rencontre périodique des adeptes restés fidèles et stimulés par mon dernier ouvrage *Socialisme et positivisme*.

« D'un autre côté, j'ai grand espoir que les dames, et surtout quelques institutrices très dévouées qui se trouvent parmi elles, isolées jusqu'à ce jour, vont former une société particulière, nettement positiviste ; des réunions ont lieu dans ce but.

« Je n'ai pas encore trouvé le moment favorable pour reprendre les conférences régulières ; j'espère qu'il ne tardera plus longtemps ; mais, chaque fois que l'occasion s'en présente, parfois par écrit, le plus souvent oralement, je ne manque pas d'exposer les solutions qui s'imposent. »

### Russie

Je ne crois pas sans intérêt de signaler qu'une demande très sympathique de renseignements m'a été adressée de Pétrograd, par M. Nick Yushmanov, dont le nom était jusqu'alors inconnu du secrétariat de notre société.

Je me suis empressé de répondre à cette demande ; mais la correspondance m'a été retournée par la poste française avec la mention « Acheminement impossible. »

## VI

### Comité positif occidental

Dans sa réunion statutaire du 8 Mai 1921, le Comité positif occidental a pris connaissance de tous les renseignements qui précèdent.

Puis il a renouvelé, pour une durée de cinq ans, le mandat des membres de son bureau, et pourvu à quelques vacances.

Le Comité se trouve, de la sorte, maintenant composé de la manière suivante :

BUREAU :

M. Emile Corra, président ;

MM. Ahmed Riza bey, Grimanelli, Keufer, vice-présidents ;

M. Ajam, secrétaire ;

M. Fagnot, trésorier ;

D<sup>r</sup> Hillemand, rédacteur en chef de la *Revue positiviste internationale*.

MEMBRES :

*Angleterre* : MM. Carey Hall, D<sup>r</sup> Desch, Paul Descours, Marvin, Newman, Storr et Swinny ;

*France* : MM. Marcel Boll et Robert de Massy ;

*Mexique* : MM. Aragon, D<sup>r</sup> Javier Hoyo et G. L. de Lhergo ;

*Portugal* : M. Theophilo Braga ;

*Roumanie* : D<sup>r</sup> Zozin ;

*Suède* : M. Bilberg.

Enfin le Comité positif occidental a délibéré sur la question théorique suivante que je lui avais proposée :

« *Considérez-vous comme pleinement justifiée l'assimilation faite par Auguste Comte entre l'état industriel et l'état pacifique ?* »

Voici les avis émis sur cette question.

Avis de M. Ahmed Riza

Si Aug. Comte a affirmé que le régime industriel se substituerait au régime militaire, c'est qu'il pensait que non seulement l'essor industriel, mais toutes les formes

d'activité des sociétés modernes s'amélioreraient et progresseraient simultanément ; que la politique se subordonnerait à la morale et non aux exigences des capitalistes et des ambitieux sans scrupules ; que les sentiments altruistes et la fraternité s'épanouiraient, au lieu d'être étouffés par un impérialisme chauvin et égoïste ; enfin que les appétits matériels et les passions malsaines dont les profiteurs de la guerre sont animés, seraient réfrénés par une solide éducation morale.

Comte espérait surtout de ses disciples qu'ils auraient le courage civique d'appliquer ses principes dans la vie publique, et de protester énergiquement contre toute politique, d'où qu'elle vienne, contraire aux doctrines positivistes et néfaste à l'humanité.

C'est donc le développement harmonieux de tous les facteurs du progrès humain et non l'évolution industrielle seule qui peut assurer l'avènement de l'activité pacifique.

Le progrès de l'industrie, dans l'absence de tout frein moral, aboutit fatalement à la guerre, car l'industrie, en transformant les besoins pratiques et les conditions matérielles de la vie des peuples, modifie leurs sentiments et cela malheureusement à l'avantage de l'individualisme ou du nationalisme le plus étroit.

L'industrie dite nationale exige la protection contre les industries étrangères — d'où, promulgation des mesures douanières. Et lorsque ces mesures ne suffisent pas à garantir les intérêts égoïstes des producteurs, le militarisme vient seconder le nationalisme industriel ; la force armée est mise au service des opérations commerciales.

« L'industrie actuelle, écrivait P. Laffitte, il y a plus de quarante ans, ne nous offre que trop le spectacle d'une association de la fraude et de la violence : de la

fraude avec les concitoyens, de la violence avec les Etrangers »

Rien donc n'est moins compatible avec le sentiment pacifiste que l'ambition et l'âpreté démesurée des négociants. Ils sont dominés par la passion du gain. La concurrence et les luttes économiques auxquelles ils se livrent engendrent nécessairement la guerre.

J'envisage ici d'une manière générale l'industrie et le commerce. Mais je signale encore plus particulièrement les industriels qui vivent de la guerre, qui veulent la guerre lorsqu'ils la croient indispensable à la prospérité de leurs affaires et qui commercent avec l'espoir de perpétuer l'esprit de guerre.

« Il trouva moyen de développer le commerce par la guerre ». Telle est l'épigraphe qu'on lit au Guild-Hall de Londres, sur le monument de Chatham.

La guerre est aussi un métier qui assure l'existence à une multitude de professionnels. A mesure que les intérêts des profiteurs de guerre avancent dans la voie du gain, l'action pacifique de l'industrie recule.

Je sortirais du sujet si je prolongeais cette énumération des facteurs qui entretiennent le militarisme dans la société actuelle si exclusivement industrielle en apparence.

Il suffit d'étudier, sans parti pris fanatique, la situation économique d'avant guerre en Allemagne et en Angleterre, les chômages, les grèves et l'esprit de rivalité qui animait ces deux pays, pour comprendre le rôle que joue l'industrie sans morale dans la provocation de la guerre.

« Un Etat n'accroît sa richesse, disait Machiavel, que lorsqu'il est libre ». Etre libre, veut dire perfidement être exempt de toute concurrence et surtout jouir d'une liberté prédominante sur les voies maritimes.

Si la récente guerre, pour les raisons précédentes,

n'a pas justifié la conception d'Auguste Comte, elle a démontré que lorsque l'évolution intellectuelle, sociale et morale des individus s'efface devant le progrès matériel et les jouissances égoïstes, militarisme et industrie vont de pair et conduisent l'humanité aux pires catastrophes.

Les positivistes ne doivent pas attendre que les abus soient corrigés par ceux qui en profitent. Les événements si désastreux pour tous indiquent suffisamment quels sont leurs devoirs

#### Avis de MM. Aragon, Hayo et de Lhargo

Nous considérons comme pleinement justifiée l'assimilation faite par Auguste Comte entre l'état industriel et l'état pacifique. La coexistence de la vie pacifique et industrielle proprement dite dans tous les pays, est un fait de bonne observation sociologique ; car les contradictions ne sont qu'apparentes, vu que l'activité industrielle de l'Allemagne n'était en réalité qu'un camouflage de ses ambitions ou un moyen de tromper les autres en leur faisant croire à un esprit pacifique et dissimulant l'esprit guerrier. La vie industrielle des Allemands n'était qu'un moyen de se servir des usines pour la guerre même et non un but de civilisation. A notre avis il faut établir cette différence capitale dans l'appréciation de l'activité des peuples. La France, après la chute de Napoléon III et sauf ses aventures coloniales en Asie et en Afrique, n'a jamais songé à conquérir l'Europe et même ces aventures s'expliquent par le besoin où la plaçait l'Allemagne de se fortifier au dedans et au dehors et par l'état mental des hommes politiques ou dirigeants, en général bien arriérés des conceptions positivistes, seules capables de guider dans des temps aussi compliqués que les contemporains.

Les conceptions du Maître, ses assimilations, sont solidaires les unes des autres, et l'état industriel dans le Positivisme ne signifie pas seulement, comme pour les Allemands, une grosse production des usines, mais la conquête de notre planète, de notre demeure cosmologique pour le bien-être du genre humain, ou pour le service de l'Humanité. Une fois accepté partout, le service de l'Humanité, la vie pacifique et l'activité industrielle ne seront que la même chose.

Voici notre humble avis.

Un observateur si remarquable que le philosophe anglais Herbert Spencer établit la même assimilation. Les cas pathologiques ou de déviation de la normale confirment indirectement les vues de notre grand Maître, car seule la vie vraiment pacifique mène à un état positivement industriel.

#### Avis du D<sup>r</sup> Desch

On est, je crois, justifié à dire qu'il y a une corrélation entre l'état industriel et l'état pacifique, malgré les événements survenus depuis 1914. La civilisation de l'Allemagne était, pour des raisons qui ont été souvent discutées, essentiellement militaire et bien moins avancée que la civilisation des autres Etats de l'Europe occidentale. Ainsi, bien que ses industries eussent fait des progrès extraordinaires pendant le dernier demi-siècle, son organisation restait militaire. Cette condition notoire de l'Allemagne fut la cause principale de la paix armée qui a prévalu en Europe depuis 1870.

Le développement moderne de l'industrie sur une grande échelle est dû surtout à certaines inventions découvertes alors que la conscience de l'Occident n'était pas assez active pour préserver le monde des dangers qu'elles comportaient. L'emploi de la houille,



au lieu du charbon de bois, permet de produire beaucoup plus de fer qu'auparavant et ceci rendit possible la construction de la machine à vapeur. L'introduction de la puissance mécanique, due au charbon, permet de produire sur une plus grande échelle et nous fait passer à l'état industriel. Pendant ce temps, le pouvoir spirituel devint plus faible. L'Eglise avait perdu sa puissance sur l'esprit des hommes et un nouveau pouvoir spirituel n'avait pas encore surgi. Par conséquent, il n'y avait pas de force, assez puissante, pour résister à la tentation d'amasser des richesses en se servant des nouveaux moyens d'accroître la production, et le système industriel du commencement du dix-neuvième siècle, avec tous ses maux, surgit.

Le Professeur Geddes a introduit, en sociologie, une nouvelle idée, et je crois qu'elle a de la valeur. Il divise l'état industriel de la société en deux parties auxquelles il donne le nom d'état paléotechnique et d'état néotechnique. Dans le premier, les hommes s'occupent d'industrie, sans le frein d'une conscience sociale suffisante. On utilise les nouvelles inventions et les nouvelles découvertes afin de devenir riche en peu de temps. Les ressources naturelles, telles que le charbon, sont employées d'une manière peu économique et on a pour idéal de produire à bon marché. Ceci est la cause de nos grandes villes manufacturières avec leur absence de beauté, leurs conditions de vie anti-hygiéniques, leur pauvreté et leur richesse. Quand on passe à l'état néotechnique, où la conscience sociale a été éveillée, on sait que la richesse est sociale et non individuelle dans son origine et que le manufacturier et l'ouvrier sont responsables de leurs actes et de leurs résultats. Ceci nous oblige à avoir plus de soin de ceux qui travaillent, à ménager les ressources naturelles et nous fait entrevoir qu'il faut que l'industrie

soit organisée pour le bien du public et non de l'individu. Lentement, on avance vers cet état. La civilisation paléotechnique peut co-exister avec la guerre et le défaut d'altruisme, dû au désir des richesses, peut bien, dans de telles conditions, amener des guerres provoquées par la lutte pour des nouveaux débouchés, comme on a pu le voir de nos jours. D'un autre côté, la civilisation néotechnique est tout à fait incompatible avec la guerre et plus elle se développe, plus l'organisation de la société tend vers l'industrie pacifique. Dans ce sens, il me semble possible d'accepter la proposition d'A. Comte et de trouver une relation nécessaire entre l'industrie (néotechnique) et l'état pacifique et de dire que l'état paléotechnique, dans lequel nous sommes encore, est une période de transition due au contrôle imparfait du développement industriel par le nouveau pouvoir spirituel qui n'est pas encore suffisamment développé.

#### Avis de M. Descours

Quand on considère la situation actuelle du monde industriel, on est tenté de croire que c'est une grave erreur de déclarer que l'état industriel est un état pacifique. Car, malheureusement, dès qu'on ouvre un journal, on voit qu'il y a partout des grèves et, dans un certain parti, il y a une section qui préconise toujours la grève. Les mots « grève générale », « lutte des classes », sont entendus à chaque instant. Les purs du parti socialiste nous assurent que c'est une nécessité fatale, de la société capitaliste et que, tant que le prolétariat ne régnera pas en maître absolu, nous aurons la guerre. C'est une loi, ou plutôt c'est la loi d'airain, qu'on écrit ordinairement avec des majuscules ; car, par parenthèse, certains écrivains de ce parti abusent

un peu des majuscules. Il est vrai que, dans la langue sacrée, celle dans laquelle se trouvent les commandements du prophète, on donne des majuscules à tous les substantifs et, quoique, dans la langue anglaise et la langue française, on ne soit pas encore arrivé à cette perfection, on s'efforce d'y parvenir. Mais, dans le pays où les vrais disciples sont au pouvoir, ce n'est pas tout à fait l'idéal. On a même vu des délégués étrangers qui y avaient été en mission, en revenir et avouer que la nouvelle Icarie laissait à désirer sous bien des rapports.

Cependant A. Comte avait raison ; mais il faut toujours tenir compte du grand principe de la relativité ; sans cela, ici, comme toujours, on aura bien des déceptions.

Lorsque notre Maître parle de l'état industriel, il faut toujours se rappeler que cet état, envisagé par lui, est un état, sinon dirigé par l'esprit positif, tout au moins largement influencé par les doctrines de la Religion de l'Humanité. Or actuellement, ce serait évidemment une erreur de dire que cet esprit existe. Depuis un demi-siècle, il y a eu de grands changements dans l'industrie, surtout dans la grande industrie. De plus en plus, les entreprises deviennent plus grandes et le capitalisme tend à se transformer. Je parle surtout de ce qui se passe en Angleterre. Chez nous, les chemins de fer, les tramways, les omnibus, les mines, les fabriques, sont maintenant exploités par des sociétés anonymes ; on a même réussi, peut-être en tournant la loi, à créer des sociétés anonymes qui sont propriétaires d'un seul navire. Or, il n'y a plus alors de rapports individuels entre l'ouvrier et le propriétaire. Et le gérant de la société est un employé, payé comme l'ouvrier, quoique son salaire soit plus élevé. Dans ces conditions, le plus grand souci du gérant est d'aug-

menter le dividende payé, ou, tout au moins, d'éviter qu'il soit diminué. Naturellement il n'est pas disposé à augmenter le salaire de l'ouvrier ; car cela pourrait diminuer le dividende et le gérant pourrait perdre sa place. D'un autre côté, l'actionnaire ne connaît pas l'ouvrier ; bien souvent il demeure très loin de l'usine ou de la fabrique et il compte toujours recevoir le même dividende. Si on parle d'une diminution, il est mécontent. Or, ce ne sont pas seulement les grandes compagnies qui ont des actionnaires, mais les petites maisons. Evidemment il est impossible qu'un seul capitaliste puisse posséder une ligne de chemin de fer ou une grande compagnie de navigation ; mais, en Angleterre du moins, la transformation d'une maison en société anonyme s'étend de plus en plus. J'ai souvent parlé à des typographes ou à d'autres prolétaires qui m'ont assuré qu'un grand changement se produit lorsque la maison devient une société anonyme. Jadis, le patron connaissait l'ouvrier ; il s'intéressait à lui. Je parle naturellement du patron qui avait une conscience ; car, s'il y a eu de mauvais patrons, il y en a toujours eu qui étaient humains. Mais le gérant n'est pas libre ; l'actionnaire le guette. Certes, l'ouvrier, pour se défendre, a son syndicat ; cela est nécessaire ; autrement il serait à la merci de celui qui l'emploie. Mais tout ceci ne travaille pas pour la paix et je crains que nous ayons des luttes pendant longtemps encore. Il suffit de voir ce qui se passe chez les mineurs. La crise actuelle aurait pu être facilement évitée et, malheureusement, elle durera jusqu'à ce que l'ouvrier soit forcé de capituler par la famine.

Doit-on, par suite, conclure que le problème est insoluble et doit-on dire que A. Comte s'est trompé ? Non ; notre Maître ne s'est pas trompé ; mais il contemplant l'avenir de l'Humanité et croyait, avec ses

pensées généreuses, que les hommes évolueraient plus rapidement. Il pensait que, sous l'influence de la Religion de l'Humanité, on envisagerait toutes les questions sous un point de vue sympathique. Car, au fond, toutes les questions sont une question morale. Voilà la pierre de touche qui permet de trouver la solution du problème. Je ne condamne aucune mesure qui puisse aider à éviter des conflits, tels que des conseils composés d'ouvriers et de patrons, mais, tant qu'on ne sera pas dirigé par une doctrine religieuse, on ne trouvera pas de solution. Malheureusement je ne vois pas, en Angleterre, la religion qui nous aidera. Il y a eu des exceptions. Le Cardinal Manning est noblement intervenu dans la grève des dockers en 1899 ; mais ses deux successeurs se sont bien gardés de se mêler à ces questions. Il en est de même des autres chefs de nos religions théologiques et on sait que nous en avons un grand nombre. Probablement ces vénérables pasteurs comprennent qu'ils ne peuvent offrir des secours effectifs dans ces questions et qu'ils font mieux de s'abstenir ; ils ont raison. La Religion de l'Humanité, fondée par A. Comte, peut seule donner des conseils et trouver des remèdes ; mais nous ne sommes qu'un petit nombre de croyants, et quelquefois, nous manquons d'audace. Faut-il donc reconnaître qu'il n'y a rien à faire ? Loin de là ; il faut faire tout notre possible pour développer le côté religieux du Positivisme, car c'est ainsi que nous pourrons trouver une solution et démontrer une fois de plus la vérité des théories de notre Maître.

#### Avis de M. Grimanelli

Auguste Comte a établi d'abord comme loi sociologique, ensuite comme huitième loi de « philosophie première », que l'activité des sociétés humaines évolue

de l'état *conquérant* à l'état *industriel* en passant par l'état *défensif*.

A proprement parler, l'on ne peut pas dire qu'il ait considéré l'état *industriel* comme synonyme d'état *pacifique*, ni même qu'il ait jugé qu'*automatiquement* et *simultanément* toute avance vers la prépondérance de l'activité industrielle dût déterminer *partout* et *toujours* une avance *égale* vers une politique pacifique. Mais il est vrai qu'en doctrine il a admis comme connexes et solidaires la progression industrielle et la progression vers la paix. A maintes reprises il a joint l'un à l'autre les termes « industriel » et « pacifique » pour caractériser la politique et les mœurs vers lesquelles tendent les populations les plus civilisées. En fait, il est allé beaucoup plus loin et, comme chacun le sait, il a énoncé au sujet d'une prochaine extinction de la guerre, au moins entre les sociétés européennes, des prévisions concrètes que les événements ont cruellement démenties.

D'un point de vue abstrait et général, la progression en étendue et en intensité de l'activité industrielle, du commerce et du crédit, l'ascension de ces forces économiques en valeur sociale et en influence politique apparaissent réellement comme devant entraîner le recul de la guerre si opposée à la sécurité, à la liberté et à la confiance qu'elles réclament, comme aux habitudes et aux mœurs internationales qu'elles tendent à former. L'histoire d'ailleurs, si elle embrasse d'assez haut la masse des temps connus, nous montre au total, en dépit des régressions les plus graves, une décroissance de l'état et des mœurs de guerre.

Mais, si l'on passe de l'abstrait au concret, si l'on considère surtout les situations et les événements les plus rapprochés de nous et les plus susceptibles de heurter nos idées, nos sentiments et nos intérêts, il faut bien réintégrer dans notre compréhension des choses,

des coefficients et des contingences dont on ne méconnaît pas impunément l'importance.

Il est d'abord des comparaisons qui s'imposent aux esprits. Voici, par exemple, la Chine et l'Allemagne. Nul doute que l'Allemagne ne soit infiniment plus « industrielle » que la Chine ; elle ne s'en est pas montrée infiniment moins pacifique que la Chine. Il a même suffi que la position politique de l'Allemagne prussianisée fût ce que nous savons pour que son impérialisme militaire, ayant d'ailleurs lié partie avec son impérialisme économique, réussit à précipiter dans la plus effroyable des guerres tout un monde avide de travail et de paix.

Nous voilà déjà forcés d'admettre qu'un remarquable développement industriel peut, sous l'influence de certaines causes de l'ordre historique et social, intellectuel et moral, coexister chez un même peuple, même de nos jours, avec une politique de guerre. Mais la question veut être serrée de plus près.

Quand on aura dit que l'extension et la complication croissantes des relations économiques et financières, débordant de plus en plus les frontières, ont pour effet de rendre les intérêts des hommes et des peuples de plus en plus interdépendants, en dépit de toutes apparences contraires, et, par suite, d'accroître le besoin de paix dans le monde et de multiplier les raisons de vouloir éviter la guerre, on aura certainement formulé une notion sociologique qui, *dans sa généralité*, peut défier la contradiction. Elle semblait bien avoir toute sa force à la veille de la guerre de 1914 ; et elle n'a pas empêché la guerre d'éclater. Cependant cette guerre elle-même, à mesure qu'elle s'est prolongée, a mis plus que jamais en relief, par le trouble et les maux sans nombre qu'elle a répandus dans le monde entier, la solidarité profonde des nations. Et, si

l'on considère ses suites, les enrichissements particuliers et anormaux qui s'imposent trop aux regards ne sauraient nous fermer les yeux sur les ruines matérielles et morales qu'elle a accumulées chez tous. Cela peut être dit sans sous-estimer le moins du monde les satisfactions de justice heureusement procurées par la victoire des nations qui ont défendu le bon droit.

Mais prenons-y garde. Si les bonnes raisons de vouloir la paix n'ont fait que grandir, n'oublions pas que les mobiles et les motifs de la guerre sont très divers et varient beaucoup suivant les époques.

Je laisse de côté tous les cas de guerre défensive, les guerres pour l'honneur bien ou mal compris, les guerres, désintéressées ou non, de délivrance, dont notre époque a vu plus d'un exemple ; mais je resterai tout-à-fait dans la question posée en rappelant que les ambitions et les rivalités commerciales ont fourni des motifs de guerre propres à une civilisation industrielle mal éclairée et encore plus mal réglée. L'esprit de conquête s'est trop souvent transposé en esprit de monopole et a, qui plus est, trouvé dans les progrès mêmes de l'industrie, des moyens nouveaux de faire prévaloir par la force une hégémonie économique. L'on sait le rôle joué dans nos guerres modernes par le désir de s'ouvrir, même par la violence, soit des *débouchés*, soit des sources de matières premières, et de s'en assurer l'exploitation privilégiée. Les guerres coloniales du XVIII<sup>e</sup> siècle et, avec les transformations que l'on connaît, celles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, nous offrent un aspect assez caractérisé du phénomène.

D'autre part il est superflu d'insister sur l'essor donné par les applications des sciences à l'industrie militaire — et navale — et sur le prodigieux perfectionnement des moyens de destruction et des instruments de meurtre qui en est résulté. Quelle tentation,



pour les Etats que leur puissance industrielle a nantis au plus haut degré de ces moyens et de ces instruments, d'en abuser pour imposer aux plus faibles leur volonté d'exploitation !

Si maintenant l'on suppose dans un grand empire pourvu d'une population nombreuse, dense, laborieuse et disciplinée, riche d'ailleurs en fer et en charbon, la coexistence et le concours d'une forte caste militaire avide de domination politique et d'une puissante classe industrielle friande d'hégémonie économique, l'une et l'autre en possession de toutes les armes procurées par les dernières inventions scientifiques, si l'on suppose en même temps dans cet empire un véritable arrêt de développement moral, comment s'étonner qu'il ait été, en pleine Europe, le foyer de la plus redoutable régression guerrière ?

Il est un autre côté de la question qu'on aurait grand tort de perdre de vue. C'est que, si malgré tout, la solidarité des intérêts bien compris doit graduellement rapprocher les peuples dans une civilisation industrielle, si encore l'évolution des idées générales tend à la conception d'une humanité libérée de la violence, ce ne sont pas uniquement les idées et les intérêts qui mènent le monde. Il y a les *sentiments*. Il y a aussi les *ressentiments*, et, d'une manière générale, les *passions*, qui divisent les peuples comme les individus. Parmi ces passions il en est encore trop, qui, même dans l'état industriel, peuvent, dans certaines circonstances, les pousser jusqu'au conflit armé. L'orgueil, la vanité, l'égoïsme, trop souvent associés à des erreurs collectives de jugement, n'ont pas cessé de jouer leur rôle dans les relations internationales. Les sentiments les plus légitimes eux-mêmes, y compris le sentiment de la justice et celui de la pitié pour les victimes de l'iniquité, y compris les révoltes de la

conscience, peuvent, sous le choc de certains événements, surtout en l'absence d'un recours efficace à une juridiction supérieure et acceptée, faire explosion et entraîner les peuples sur les champs de bataille.

Une illusion, contre laquelle il faut être en garde, est de croire que la forme démocratique des institutions suffit, à elle seule, à immuniser sûrement une nation contre toute régression impérialiste. C'est sans doute un point de vue important, très important même, dans l'ordre d'idées considéré ici, que les Etats ne soient pas gouvernés par des pouvoirs irresponsables et par une oligarchie militaire. Mais ce n'est pas tout. Sous le couvert même des formes démocratiques il est des calculs ploutocratiques ou certaines variétés de passions démagogiques qui sont susceptibles d'entraîner les Etats hors des voies de la paix. Il n'est aucune forme de gouvernement qui supplée au défaut ou à l'insuffisance de l'esprit public des forces sociales propres et décidées à faire prévaloir une politique aussi éloignée de tout impérialisme que fermement patriotique.

Ces considérations ne sont point pour infirmer la loi de l'évolution pratique des sociétés ou huitième loi de philosophie première. Pour s'en convaincre, on peut se reporter au lumineux commentaire qu'en a fait Pierre Laffitte dans son *Cours de philosophie première* (11<sup>e</sup> leçon).

« L'activité est d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle. » Pour comprendre ce que cela veut dire, il convient d'abord de ne pas oublier qu'il s'agit des *sociétés* humaines et ensuite, comme le montre le continuateur d'Auguste Comte, de distinguer « entre les moyens et le but de l'activité. »

De tout temps, un minimum d'industrie s'est imposé aux peuplades les plus primitives, ne fut-ce que pour

confectionner des armes de chasse ou de guerre, armes offensives ou moyens et abris défensifs soit contre les fauves, soit contre les peuplades ennemies. De tout temps, un minimum de travail a dû être pratiqué pour satisfaire à des besoins individuels immédiats de nutrition et de sécurité individuels, et à plus forte raison dès que les hommes ont dû ou voulu entretenir le feu, se procurer un habitat artificiel, se parer, se vêtir. Les hommes quaternaires ont taillé des silex pour s'en faire non seulement des armes, mais aussi des outils; ils ont travaillé et utilisé des os et des peaux de bêtes, aménagé tant bien que mal et même à un moment donné orné leurs cavernes, etc. Seulement les hommes sont naturellement paresseux et l'instinct destructeur se développe beaucoup plus facilement que l'instinct constructeur. D'où la tendance primitive, chez les groupes comme chez les individus, à se dispenser le plus possible de travailler eux-mêmes en s'emparant le plus possible par la violence ou la ruse des produits du travail des autres sous la forme du butin d'abord et ensuite de la conquête, qui ne fut qu'un butin mieux organisé et stabilisé par la possession de la terre des vaincus. On avait commencé par spolier ceux-ci en les exterminant, ce qui était tuer la poule aux œufs d'or; ce fut un progrès relatif de consolider la Victoire par la conquête territoriale et de réduire les vaincus en esclavage en leur conservant la vie, mais en les forçant à travailler pour les vainqueurs.

La loi d'évolution pratique, comme l'explique fort bien Pierre Laffitte, consiste « dans la détermination des buts successifs de notre activité collective », tout au moins à partir du moment où il exista des sociétés politiquement organisées. Et Pierre Laffitte précise avec raison « qu'il s'agit surtout du but *principal* pour-

suiwi par une société et auquel se subordonnent les buts secondaires qui coexistent toujours avec lui. » La 8<sup>e</sup> loi de philosophie première énonce « la succession régulière des buts principaux » de l'activité générale.

Quand on dit que le but principal des sociétés fut d'abord la conquête, ensuite la résistance à la conquête, pour assurer finalement la prépondérance de l'activité industrielle, on n'entend pas dire « qu'aucune société quelconque ait jamais pu vivre sans industrie » mais seulement que « la société est (successivement) organisée, dans la vie collective, d'une manière *prépondérante* pour l'un de ces buts. » Et c'est une loi semblable qu'a énoncée de son côté Herbert Spencer, en disant que l'organisation pratique des sociétés politiques tend à passer « *du type militaire au type industriel.* »

Dans sa généralité abstraite, la loi est juste. Pierre Laffitte ajoute « que nous tendons de plus en plus « vers un régime pleinement industriel, quoique nous « soyons bien loin d'y être arrivés ; *mais nous l'entre-* « *voyons comme limite.* » (C'est moi qui souligne).

Comme on le voit, d'après ces derniers mots, Pierre Laffitte se tenait en deçà du magnifique optimisme auquel cédait Auguste Comte dans ses prévisions concrètes à trop courte échéance.

Il reste toujours que la prépondérance de l'activité industrielle, à mesure qu'elle se généralise, implique une solidarité croissante des nations, qui doit, du point de vue abstrait, favoriser l'évolution du monde vers l'état pacifique. Mais toute prévision concrète à cet égard veut être subordonnée à l'entrée en compte de plusieurs autres éléments d'appréciation que j'appellerai latéraux.

Il n'est pas besoin d'insister sur une première consi-

dération, qui est d'évidence, que le monde civilisé est loin d'être un bloc homogène, qu'il se compose de divers éléments, soumis sans doute aux lois générales de l'évolution, mais fort différents les uns des autres par leurs antécédents particuliers et par leur degré respectif d'avancement dans la voie du progrès social et politique, ce qui suffirait à expliquer bien des perturbations. Une autre considération qui ne s'impose pas moins à l'esprit est la nécessité de rapprocher, dans chaque cas, la vitesse de l'évolution pratique de celle de l'évolution intellectuelle et du progrès de la sociabilité.

En d'autres termes, le jeu de la VIII<sup>e</sup> loi de philosophie première ne peut pas être isolé, dans la réalité politique, du développement de la VI<sup>e</sup> et de la IX<sup>e</sup>.

La VII<sup>e</sup> loi est la loi de l'évolution des idées, bien connue sous le nom de « loi des trois états ». Mais les positivistes n'ont pas à apprendre comment elle doit être combinée avec la classification des connaissances abstraites et pourquoi les notions sociologiques et morales sont les dernières à parvenir à l'état positif. Le mouvement qui les y achemine est loin de s'accomplir avec une égale vitesse chez les différents peuples, même entre les limites de ce qu'Auguste Comte a appelé la « République occidentale. » Or tant que les notions mathématiques et physico-chimiques, voire les notions biologiques, ont seules atteint ou à peu près, du moins dans la mentalité générale, l'état positif, à l'exclusion des idées politiques et morales, il est constant que cette lacune profite soit à la Théologie, soit à la métaphysique révolutionnaire, soit au matérialisme, surtout au matérialisme politique et moral ; et cela n'est pas pour favoriser les véritables mœurs qu'exigent la paix et la coopération internationale. Il n'est que trop facile, à la clarté des événements les plus récents, d'illustrer cette constatation par des exemples.

Quand à la ix<sup>e</sup> loi, Auguste Comte l'a énoncée en montrant comment la sociabilité humaine tend à dépasser l'aire familiale pour s'étendre graduellement à la vie civique ou nationale d'abord et ensuite, par étapes successives, à l'ensemble des relations humaines, y compris les relations internationales. Ce qui ne veut nullement dire que l'amour de l'Humanité doit nuire au patriotisme, pas plus que le sentiment civique ne détruit ni n'affaiblit les affections de famille.

Mais cet élargissement progressif de la sociabilité humaine ne marche pas toujours, ni partout, à la même allure que l'évolution vers le gouvernement temporel des sociétés par l'industrie. Il est ici en avance, là en retard sur celle-ci. Et c'est de quoi force est de tenir le plus grand compte quand on pèse les chances de paix et les risques de guerre.

Enfin et surtout il faut bien nous convaincre que la réalisation de l'état de paix entre les nations est essentiellement un progrès moral. Or, si le progrès moral, qui n'est certes indépendant ni de l'évolution intellectuelle ni de l'évolution pratique, est lui-même soumis à des lois, il n'est pas pour cela automatique. Il n'y a pas de progrès moral automatique. Aucune loi sociologique ne dispense ni les hommes ni les peuples d'un effort conscient de perfectionnement, de discipline et d'organisation.

Pour avoir la paix véritable, celle qui n'est pas uniquement dans les protocoles, les nations doivent *vouloir* et *mériter* la paix. Ce qui suppose qu'elles poursuivent sur elles-mêmes et entre elles une double tâche : une tâche d'éducation politique et une tâche d'organisation internationale.

L'éducation des nations exige à la fois la réforme des idées et la culture des sentiments en harmonie avec les idées rectifiées. La sociologie, la psychologie et la

morale positives, si elles ne sont certes pas achevées, sont d'ores et déjà, et nous savons quelle reconnaissance on en doit à Auguste Comte, assez constituées pour fournir des principes directeurs de conduite aux nations. Mais il est nécessaire que ces connaissances et les convictions qui en dérivent, au lieu de rester le privilège d'un certain nombre de penseurs, dont le nombre s'accroît, pénètrent de plus en plus dans l'esprit public et en arrivent à exercer une action prépondérante sur les mouvements de l'opinion générale dans les différents groupes du monde civilisé.

La notion maîtresse à répandre partout, c'est que les peuples n'ont pas seulement des droits, mais des devoirs, devoirs mutuels de respect et de justice, devoirs communs de coopération envers la civilisation et l'Humanité et qu'en réalité leurs intérêts véritables et bien compris s'accordent avec ces devoirs. La doctrine qu'on ne doit pas se lasser d'enseigner, c'est que les nations sont soumises à une loi de solidarité croissante, que, d'ailleurs, cette solidarité même et le progrès commun, loin d'impliquer un affaiblissement de l'idée de patrie, exigent des patries libres et assurées de leur intégrité matérielle et morale, donc assez fortes, afin d'accomplir leur indispensable fonction intérieure et ensuite de concourir activement et utilement à l'ordre général.

Mais les idées, même doublées, comme il convient, des sentiments correspondants, ne suffisent pas. Pour se réaliser, elles réclament une double organisation : l'organisation d'institutions politiques de justice et de coopération internationales destinées à prévenir et, au besoin, à réprimer les entreprises de la violence contre la paix, et l'organisation d'une grande force spirituelle, capable de pousser et de maintenir les forces collectives dans les voies de l'ordre et du progrès sous la condition essentielle de « la subordination de la politique à la morale, »

Avis de M. Constant Hillemand

Non seulement, je ne considère pas « comme *pleinement* justifiée l'assimilation faite par A. Comte entre l'état industriel et l'état pacifique », mais elle me paraît en désaccord avec les données de l'histoire moderne, tout au moins pour les 100 dernières années de son cours.

Celle-ci nous montre effectivement que (même en laissant de côté, nonobstant leur caractère partiellement mais incontestablement économique, les guerres provoquées par la découverte du Nouveau-Monde, puis, au xviii<sup>e</sup> siècle, par la rivalité des intérêts anglais et français dans le nord de l'Amérique et aux Indes) il est difficile de ne pas imputer au développement de la vie industrielle et de la grande Industrie, depuis le début du xix<sup>e</sup> siècle, le prodigieux essor de la politique coloniale de conquête et de l'impérialisme, et la genèse des guerres qui en ont été la suite : interventions armées — de l'Angleterre sur tous les points du globe, en Chine, aux Indes, en Afghanistan, en Indo-Chine, en Perse, en Egypte, au Soudan, en Guinée, au Cap, au Zoulouland, au Transvaal, etc., etc. ; — de la France au Sénégal, au Soudan, en Guinée, au Congo, à Madagascar, à Tunis, au Maroc, en Indo-Chine, en Chine, etc., etc. ; — de l'Allemagne au Togoland, au Cameroun, au Damaraland, au Namaqualand, à Zanzibar, en Chine, etc., etc. ; — de la Russie au Caucase, en Turquie, au Turkestan, au Khokand, en Perse, en Chine, etc., etc. ; — de l'Italie en Abyssinie, en Tripolitaine, etc. ; — de l'Espagne à Cuba, aux Philippines, au Maroc, etc. ; — de la Belgique au Congo ; — des Etats-Unis au Mexique, à Cuba, aux Philippines, dans l'Amérique centrale, etc., etc. ; — du Japon en Chine, en Corée, etc.



Sans doute, on peut prétendre que, si la politique coloniale, inspirée par le désir d'ouvrir des débouchés à l'activité industrielle croissante de chacune des nations précitées, a provoqué de nombreux conflits, ses conquêtes ont, du moins, à l'instar de la conquête romaine, amené ce résultat de réaliser la paix dans l'intérieur des pays incorporés, de force, à la civilisation occidentale ; que, par exemple, les combats de tribus ont progressivement disparu de l'Algérie, de la Tunisie, du Sénégal, sont en train de disparaître du Maroc, etc., pour faire place à une vie industrielle, plus ou moins nettement caractérisée. Mais il ne faut pas perdre de vue que si les populations conquises ont été mises dans l'impossibilité de continuer leurs luttes fratricides, elles ont été obligées de participer aux guerres de leurs vainqueurs ; que, par exemple, la France a vidé l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, le Sénégal, etc..., d'un très grand nombre de leurs hommes valides pour les envoyer à la boucherie sur les champs de bataille du nord de la Gaule ou de la péninsule balkanique, sous prétexte de défendre, durant 4 ans, une cause commune qui, en réalité, n'était pas la leur. Il est donc douteux que le régime industriel ait réduit sensiblement l'activité militaire.

En tout cas, ce régime, tel qu'il s'est manifesté jusqu'à nos jours, ne saurait, aux yeux non prévenus, être identifié avec l'état pacifique, et A. Comte se serait trompé dans son estimation des vertus pacificatrices de l'activité économique, tout au moins pour les 3/4 de siècle qui viennent de s'écouler. S'il en est ainsi, comme je le crois, il resterait à expliquer l'erreur sociologique commise par ce grand génie.

A mon sens, elle serait imputable à ce que (comme j'ai essayé de le démontrer dans la *Rev. occid.* d'octobre 1905 et dans la *Rev. pos. int.* d'août et de novembre

1907) il a méconnu, sinon l'existence, du moins, l'importance et la signification du mode matérialiste de penser dans l'établissement de sa Loi des 3 Etats de l'évolution intellectuelle : théologie, métaphysique, positivisme.

Au lieu de traiter la métaphysique comme un résidu, par suite, comme une subdivision du théologisme, et de considérer le Matérialisme comme la seconde étape naturelle, fondamentale et inévitable, du développement spontané de la mentalité humaine, il n'a vu en lui (pour des raisons longuement développées dans mon article d'octobre 1905) qu'un faux pas, qu'une erreur de route, qu'une déviation fréquente, mais néanmoins contingente, de l'esprit scientifique. Conséquemment, il ne s'est pas préoccupé de son retentissement sur la vie pratique, comme il avait fait pour les diverses formes de la théologie proprement dite et pour la métaphysique, et il n'a pas songé à lui reconnaître un rôle politique analogue à celui des précédents modes de penser.

Or, dans la réalité des choses, le Matérialisme, représenté par l'application indue, à la sociologie, de la théorie biologique de la lutte intestine pour l'existence comme principal facteur du progrès organique, pèse, depuis près d'un siècle, sur l'évolution économique-industrielle de l'Occident et sur la politique dérivée de cette évolution. C'est lui qui a été l'inspirateur et le justificateur des expéditions coloniales les moins justifiables, de l'impérialisme anglais d'un Cecil Rhodes, plus odieux encore que l'impérialisme allemand dont les prétentions ont finalement déclenché la guerre mondiale. Et il n'est pas besoin d'être grand prophète pour affirmer que tant que le matérialisme biologique dominera la politique, l'activité industrielle continuera à être génératrice de luttes et de conflits, soit au sein de chaque nation (entre prolétaires et patrons), soit entre les divers peuples.

L'assimilation, tentée par Comte, entre l'état industriel et l'état pacifique, ne deviendra une vérité que quand, au concept biológico-matérialiste de la lutte intestine pour l'existence, comme facteur dominant de la progression sociale, aura succédé le concept sociológico-positiviste (*idée-force*) de l'extension, dans le temps et dans l'espace, de la collaboration et de l'association pour la vie meilleure, entre les individus, les familles, les classes (au sein de chaque nation), les peuples.

Aux positivistes il appartient de hater la venue de ce jour par une propagande plus active, plus intelligente, plus morale, plus complètement affranchie des préjugés nationalistes, plus indépendante à l'égard des divers gouvernements temporels.

#### Avis de M. Swinny

Le monde moderne est issu du monde ancien ; il a hérité de beaucoup de ses traditions et de quelques-unes de ses institutions. L'industrie moderne s'est développée sous la protection de l'Etat centralisé, basé, en grande partie sur la force militaire. De plus, ces nouveaux Etats ont pris de plus en plus contact avec les peuples de l'Asie et de l'Afrique (ceux de l'Amérique furent bientôt remplacés), qui étaient arriérés au point de vue de la civilisation, mais riches des matières premières de l'industrie moderne. Les nouveaux Etats combattirent donc, pour une position prépondérante en Europe, d'un côté, et, de l'autre, pour l'exploitation des contrées tropicales. Mais les nations modernes ont délibérément rejeté (par exemple sous les règnes de Charles Quint, de Philippe II, de Louis XIV, de Bonaparte et de Guillaume II), la solution romaine de l'incorporation par une puissance militaire prépondérante, et, si une nation ne peut

acquérir la suprématie en Europe, elle ne peut pas davantage obtenir l'exploitation industrielle des contrées tropicales. D'où deux causes principales de la guerre moderne: l'extension politique et la domination *en Europe*; l'exploitation industrielle en dehors. Il est peu probable qu'aucune des deux soit permanente. Les empires militaires disparaissent. Les nations européennes sont de plus en plus d'accord pour diviser les territoires des peuples arriérés ou les exploiter en commun. Dans quelques cas, les peuples arriérés peuvent résister. Le Japon prend sa place parmi les grandes nations. Les espérances ou les craintes du partage de la Chine par l'Europe cessent. Il y a, par conséquent, lieu de penser que les guerres, dues à l'exploitation des contrées tropicales, ne sont qu'une phase passagère du mouvement industriel. Avec le progrès de l'industrie moderne, les nations industrielles ont plus de ressources à mettre à la disposition de l'activité guerrière; les guerres deviendront plus terribles; mais dépourvues de l'espoir d'une domination exclusive sous le rapport de l'exploitation, elles deviendront moins fréquentes. Pendant que cet espoir diminuera, les industriels seront de moins en moins enclins à pousser les nations à la guerre ou à dépenser les fruits de l'industrie dans des activités guerrières. Bien des indices nous permettent de penser ainsi, parce que d'abord la guerre est subordonnée à l'industrie; la victoire dépend désormais plus du développement industriel que de la valeur militaire ou de l'organisation. Mais la destruction, due à la guerre, est opposée à l'industrialisme. Tôt ou tard on se demandera: Est-ce que la destruction en vaut la peine? Puis la guerre, dans l'avenir, ne sera pas fortifiée par la puissance ou le désir des militaires professionnels. Les soldats sont de plus en plus subordonnés aux civils,

et, pour s'en convaincre, il suffit de comparer la position de Foch à celle de Bonaparte, ou même à celle de Bernadotte. En outre, la Société des Nations et les mandats donnés avec la doctrine de « la porte ouverte » nous permettent une nouvelle espérance, bien que si cette Société ait toutes les faiblesses de l'enfance, de mettre fin à l'occupation exclusive par la force. Enfin une grande contrée tropicale, la vallée de l'Amazone dans l'Amérique du Sud, probablement placée en dehors de l'influence étrangère, nous donne de l'espoir pour le reste du monde. En somme, il semblerait que les relations de la guerre et l'industrie tendent à devenir moindres et que, malgré certains signes, ces relations ne doivent être que temporaires, tandis que les incompatibilités entre les habitudes industrielles et militaires, les traditions, les goûts et les méthodes ont un caractère permanent. Au fond, la vie industrielle, tout autant que le caractère humain sur lequel elle est basée, est opposée à la vie militaire.

Si cela est vrai, A. Comte avait raison et il y a une relation entre l'état pacifique et l'état industriel.

#### Avis du D<sup>r</sup> Zozin

Quant à la question de savoir si l'assimilation, faite par Auguste Comte entre l'état industriel et l'état pacifique, se justifie pleinement, je crois que cela peut se soutenir affirmativement ou négativement d'après le point de vue auquel on se place.

Théoriquement, la thèse peut être considérée comme juste, tandis que, pratiquement, elle ne l'est pas: *Grosso modo* et à la manière d'ensemble, dont Aug. Comte traitait les phénomènes sociaux et moraux, la vérité s'impose: un état industriel, bien et rationnellement organisé, implique un état pacifique. Mais ce qu'on peut isoler

mentalement et considérer à part, ne s'isole jamais dans la réalité, en sorte qu'il faut toujours compter avec des mélanges, parce qu'il n'y aura jamais un état purement industriel et partant un état nettement pacifique.

Sans doute, ce n'est pas l'état industriel, par lui-même, qui a provoqué la guerre ; c'est l'inorganisation de cet état et surtout le mélange de l'état industriel avec d'autres états : agricole et surtout commercial.

Dans la conception d'Auguste Comte, l'identification de l'état industriel avec l'état pacifique se faisait indubitablement en corrélation avec l'arrangement entier de la vie sociale au point de vue positif : dans sa pensée, l'état pacifique, l'état industriel, l'existence du pouvoir spirituel positif, étaient liés. Cela explique beaucoup de contradictions apparentes dans l'œuvre d'Aug. Comte. Quand on apprécie principalement ses considérations du système de la politique positive, il ne faut oublier jamais qu'Aug. Comte regardait la République occidentale comme constituée, ce qui est virtuellement une réalité. Il négligeait les choses qui devaient encore faire osciller l'évolution de l'Humanité ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'en thèse abstraite la vérité lui appartenait. L'état pacifique s'identifie avec l'état industriel d'une manière bien conditionnée. En réalité, par suite de l'absence de tant d'autres conditions et quoique nous soyons dans une période industrielle bien accusée, l'état pacifique est encore bien loin et les conditions nécessaires ne se réaliseront pas, tant que l'institution du pouvoir spirituel positif n'existera pas. Jusque là l'état pacifique laissera à désirer.

\*  
\*  
\*

Tels sont les avis, motivés par la question théorique que j'ai soumise au Comité positif occidental.

Ils méritent une sérieuse considération ; car il s'agit ici, non d'un aspect secondaire de notre doctrine, mais de l'une des bases sur lesquelles Auguste Comte a édifié la philosophie de l'histoire et, à vrai dire, de l'une des lois naturelles de la sociologie.

Or, qu'est-ce qu'une loi naturelle ?

Selon la claire et juste définition qu'Auguste Comte lui-même en a donnée, c'est la généralisation d'un fait rigoureusement observé.

Si l'on soumet la huitième loi de la philosophie première d'Auguste Comte à ce contrôle scientifique, à cette vérification objective, que constate-t-on ?

On constate trois faits :

1<sup>o</sup> L'activité industrielle présente, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, même depuis le xiii<sup>e</sup>, et surtout depuis le xix<sup>e</sup>, un développement progressif tel qu'elle a fini par transfigurer les vieilles sociétés civilisées et les anciens modes de relations des peuples ;

2<sup>o</sup> La guerre n'est plus l'objet prédominant des soucis publics ; elle est accidentelle. Le militarisme est en décroissance et une opinion publique, que dirigent les organes attitrés des masses laborieuses, des moralistes, des universitaires, et, depuis peu, des hommes d'Etat, est en voie de formation et d'organisation pour faire échec à la guerre, conjurer les conflits et substituer, dans le règlement de ceux qui éclatent, les solutions pacifiques aux solutions violentes ;

3<sup>o</sup> Mais, d'autre part, la paix ne règne pas au sein des nations industrielles. Au contraire, l'activité industrielle y entretient une sorte de guerre civile sourde et constante. De plus, la cause profonde des guerres internationales reside désormais dans des intérêts économiques. Enfin, l'industrie et la guerre se prêtent un mutuel secours ; des liens de solidarité les unissent. La guerre s'industrialise ; l'industrie la nourrit ; elle lui

fournit des ressources prodigieuses, et, réciproquement, plusieurs branches importantes de l'industrie vivent de la guerre ; elles se dessècheraient sans elle.

Donc, l'industrie et la guerre ne sont pas incompatibles ; l'une n'exclue pas l'autre. Il n'y a pas de relation nécessaire entre l'activité industrielle et les mœurs pacifiques et, en fait, jusqu'à ce jour, le régime industriel n'a provoqué ni la paix intérieure, ni la paix extérieure des nations.

Cet objet suprême et la réalisation de ce grand idéal exigent manifestement d'autres conditions qui ne sont pas remplies et qu'il est facile de découvrir.

En effet, l'activité n'est que la traduction objective, l'extériorisation des sentiments et des idées ; elle est fonction de ces deux ordres de facultés. C'est une servante ; ce n'est pas une maîtresse. Son évolution ne s'opère pas isolément ; elle est subordonnée à l'évolution de l'intelligence et à celle de la moralité. La loi qui la régit fait partie d'un système, d'un ensemble de lois qui gouvernent ce qu'Auguste Comte a nommé l'essor dynamique de l'entendement.

Or, dans cet ensemble, l'activité pacifique correspond à une mentalité positive et à une sociabilité universelle, tandis que la masse des hommes agit encore sous l'inspiration d'entités métaphysiques et d'un égoïsme individuel ou national poussé parfois jusqu'à la xénophobie.

Suivant la juste remarque faite par Auguste Comte, dès le début de sa carrière philosophique (1), l'industrie, ou action sur les choses, n'est qu'une application au monde de l'instinct de domination qui s'exerçait antérieurement surtout sur les hommes et sur les autres animaux ; elle n'a pas de vertu moralisatrice propre.

(1) In *Sommaire appréciation du passé moderne*.



L'homme est un animal impérialiste. Son instinct de domination est l'un de ses instincts personnels les plus vigoureux, et l'empire croissant auquel il a soumis les choses, le développement de la vie économique, nationale et internationale, ont jusqu'ici, autant que la vie militaire, cultivé cet instinct d'une manière intensive; il s'est hypertrophié faute de frein et d'antagonisme.

Mais il n'est pas permis de conclure de ce fait que ce phénomène se perpétuera et qu'il est immuable. Plusieurs autres faits — nous venons de le remarquer — sont en contradiction avec cette opinion pessimiste.

Si les pacifistes se sont trompés sur l'époque de l'avènement de leur idéal, s'ils ont eu le tort de considérer cet avènement comme trop rapproché, les apologistes de la guerre, du rôle sociologique de la force et de la concurrence vitale, ont commis une erreur autrement grave et monstrueuse; ils ont, dans leurs criminels calculs, négligé toutes les forces morales qui se sont dressées contre eux et qui, finalement, ont été la cause profonde de leur échec.

Concluons donc que, si la loi d'Auguste Comte n'est pas pleinement justifiée par les événements, elle n'est pas, non plus, entièrement contredite par eux.

On se trouve, dans ce cas, comme devant toutes les manifestations psychologiques et sociales, si complexes, si difficiles à analyser, en présence de faits coexistants, contingents et corrélatifs, qu'il faut, simultanément et synoptiquement, envisager pour éviter les erreurs et juger sainement.

L'activité militaire subsiste à côté de l'activité industrielle, elle fraternise avec elle, parce que l'esprit positif n'a pas encore suffisamment pénétré dans la sociologie théorique et pratique, parce que le sentiment international est à l'état naissant, parce que les hommes ignorent ou méconnaissent encore trop que les sociétés

dépendent les unes des autres dans l'espace et dans le temps, et qu'elles sont les appareils solidaires d'un même organisme planétaire, parce qu'enfin les individus et les peuples ne se reconnaissent pas suffisamment de devoirs réciproques.

Eclairons-les, moralisons-les, incitons-les, sans relâche, à s'associer à l'œuvre commune; suscitons la mentalité nouvelle que la philosophie positive et la religion de l'Humanité comportent, et l'activité deviendra strictement industrielle et pacifique. En attendant, ne nous décourageons pas! Cette activité produit autant de maux que de bienfaits, parce qu'elle obéit encore à des idées métaphysiques et à des appétits malsains. Mais, l'histoire en fait foi, cet état n'est pas incurable.

Salut et fraternité.

*Le Président-Directeur de la Société Positiviste Internationale,  
Directeur du Positivisme,*

EMILE CORRA.

16, rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine.

*Né à Châteaudun (Eure-et-Loir), le 11 juin 1848.*

---

*Le Directeur-Gérant : EMILE CORRA.*

---

Riom (Puy-de-Dôme). — Imprimerie F. Fonfraid.



